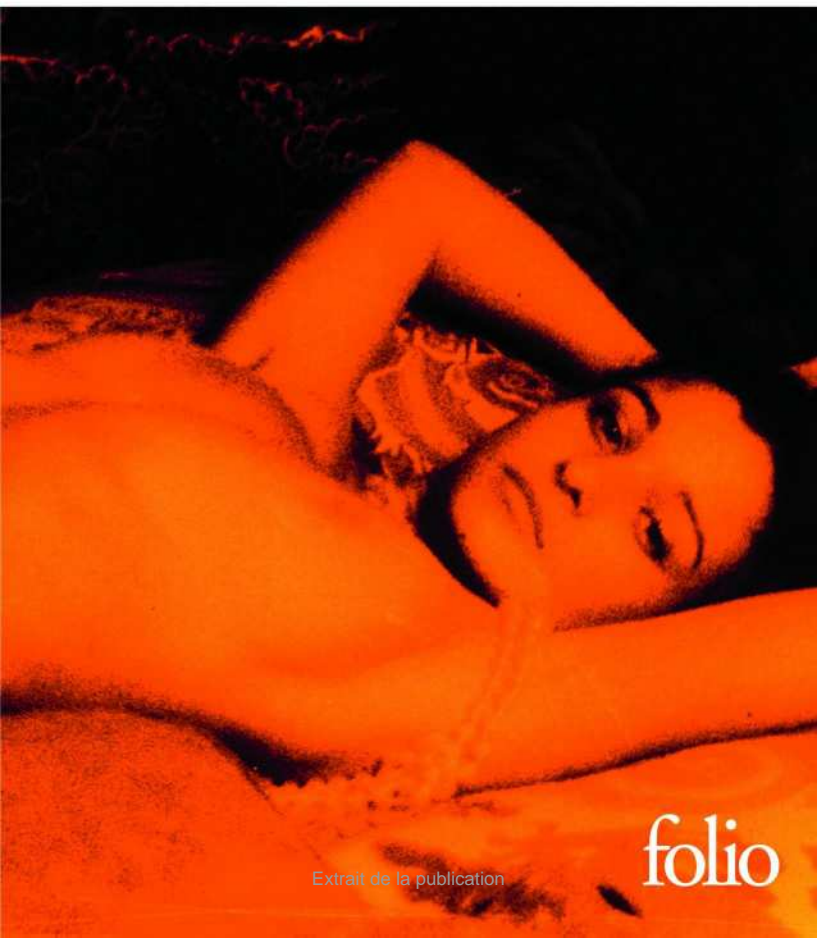


Philip Roth

La bête qui meurt



Extrait de la publication

folio

COLLECTION FOLIO

Philip Roth

La bête
qui meurt

*Traduit de l'américain
par Josée Kamoun*

Gallimard

© *Philip Roth, 2001.*

All rights reserved.

© *Éditions Gallimard, 2004, pour la traduction française.*

Philip Roth est né à Newark aux États-Unis en 1933. Il vit dans le Connecticut.

Son premier roman, *Goodbye, Columbus* (Folio n° 1185) lui vaut le National Book Award en 1960. Depuis, il a reçu de nombreux prix aux États-Unis : en 1987 pour *La contrevie* (Folio n° 2293), en 1992 pour *Patrimoine* (Folio n° 2653) et en 1995 pour *Le Théâtre de Sabbath* (Folio n° 3072). *Pastorale américaine* (Folio n° 3533) a reçu le prix du Meilleur Livre étranger en 2000 et *La tache* le prix Médicis étranger en 2002.

Pour N. M.

L'histoire d'une vie s'inscrit dans le
corps tout autant que dans le cerveau.

EDNA O'BRIEN

Je l'ai connue il y a huit ans ; elle suivait mes cours. Je n'enseigne plus à plein temps, et d'ailleurs, à vrai dire, je n'enseigne plus la littérature du tout, puisqu'il y a maintenant plusieurs années que je ne donne qu'un seul cours, un grand séminaire de troisième cycle sur la critique appliquée. J'ai beaucoup de succès auprès des étudiantes, pour deux raisons. D'abord parce que c'est un sujet dont la séduction à la fois intellectuelle et journalistique est irrésistible, ensuite parce qu'elles m'ont entendu faire de la critique littéraire à la radio publique et qu'elles m'ont vu parler de culture sur la Chaîne Treize. Ces quinze dernières années, être critique culturel à la télévision m'a valu une certaine notoriété locale, et c'est la raison du succès de mon cours. Au début, je ne me doutais pas qu'un

passage hebdomadaire de dix minutes à la télévision pouvait les impressionner à ce point. Mais de fait, elles ne résistent pas à la célébrité, pour dérisoire que soit la mienne.

Or moi, je suis sensible à la beauté féminine, tu le sais. Chacun ses faiblesses : telle est la mienne... Je vois cette beauté, et elle me rend aveugle à tout le reste. Dès que ces filles viennent à mon premier cours, je sais presque tout de suite laquelle sera pour moi. Mark Twain a écrit une nouvelle où le héros, poursuivi par un taureau, se réfugie dans un arbre. La bête le regarde d'en bas tout en pensant : « Toi, mon petit monsieur, je vais te croquer. » Il suffit d'y substituer « ma petite demoiselle » pour rendre mon impression au premier cours. Ça fait maintenant huit ans ; j'avais déjà soixante-deux ans ; la fille, qui s'appelle Consuela Castillo, en avait vingt-quatre. Elle n'est pas comme les autres. Elle n'a pas l'air d'une étudiante, ou du moins d'une étudiante banale. Ce n'est pas une adolescente attardée, une gamine avachie et négligée, qui ponctue ses phrases de « j'veux dire ». Elle s'exprime bien, elle est réservée, son maintien irréprochable — au-delà de sa

façon de s'asseoir ou de se lever, au-delà de sa démarche, elle fait l'effet d'être plus avvertie que ses camarades des choses de la vie. Sitôt la porte du cours franchie, on se dit qu'elle en sait davantage, ou qu'elle voudrait bien. Il y a sa façon de s'habiller. Ce n'est pas exactement du chic ; moins encore un chic voyant, mais d'abord, elle n'est jamais en jean, repassé ou non. Elle s'habille avec soin, avec bon goût, elle porte des jupes, des robes, des pantalons bien coupés. Pas pour se désérotiser, mais plutôt pour se professionnaliser, dirait-on. Elle s'habille comme la belle secrétaire d'un cabinet d'avocats prestigieux. Comme la secrétaire du président de la banque. Elle porte un chemisier de soie crème sous un blazer bleu marine à boutons dorés, avec une pochette de cuir marron dont la patine dit le prix, et une paire de bottines assorties, le tout avec une jupe en maille grise légèrement extensible, qui révèle les courbes de son corps autant que le puisse ce type de vêtement. Elle est coiffée avec un naturel étudié. Elle a le teint pâle et des lèvres pleines, ourlées d'un arc précis ; le front bombé, un front poli, d'une élégance lisse à la Brancusi.

Elle est cubaine. Ses parents sont de prospères Cubains qui habitent le New Jersey, sur l'autre rive, dans le comté de Bergen. Elle a le cheveu noir-noir et brillant, quoique un peu rêche. Et elle est grande. C'est une femme imposante. Son chemisier de soie est ouvert jusqu'au troisième bouton, et tu vois qu'elle a des seins puissants, superbes. Tu en vois tout de suite le sillon. Et tu vois qu'elle le sait. Tu vois bien que malgré sa décence, sa méticulosité, son style soigné sans ostentation — ou à cause de tout ça justement — elle est consciente de l'effet qu'elle produit. Le premier jour, elle arrive en cours sa veste boutonnée sur son chemisier, mais au bout de cinq minutes, elle l'a retirée. Quand je lève de nouveau les yeux vers elle, elle l'a remise. Là, tu comprends bien qu'elle est consciente de son pouvoir, mais pas très sûre du mode d'emploi, ni même d'en vouloir vraiment. Ce corps est encore tout neuf, pour elle, en rodage, au stade de l'inventaire, elle est comme un gosse qui arpenterait les rues avec un flingue chargé sans savoir au juste s'il l'a emporté pour se défendre ou pour entamer une vie criminelle.

Et puis elle est consciente d'autre chose, mais je ne pouvais pas m'en douter au premier cours : la culture compte beaucoup pour elle, qui la considère avec une révérence aujourd'hui désuète. Non qu'elle veuille en faire carrière, elle a été trop bien élevée, à l'ancienne, mais elle lui importe beaucoup, rien de ce qu'elle connaît ne lui paraît plus extraordinaire. Elle est femme à s'extasier sur les impressionnistes, mais à s'user les yeux devant un Picasso cubiste — avec un sentiment de frustration pénible — en cherchant désespérément où l'artiste veut en venir. Elle est là à guetter la surprise d'une sensation nouvelle, d'une idée nouvelle, d'une émotion nouvelle, et comme il ne se passe rien, elle se reproche amèrement de ne pas être à la hauteur, de manquer... de quoi au juste, elle se reproche aussi de ne pas le savoir. L'art qui dégage des effluves de modernité la laisse perplexe, avec le sentiment plus grave de se décevoir. Elle adorerait que Picasso ait davantage d'impact sur elle, la transforme, peut-être ; mais une trame est tendue devant la scène du génie et obscurcit sa vision, de sorte qu'elle doit faire ses dévotions à dis-

tance respectueuse. Elle donne à l'art, quel qu'il soit, bien plus qu'elle n'en retire — une sincérité qui n'est pas sans charme poignant. Bon cœur, visage adorable, œil qui invite et tient à distance tout à la fois, seins voluptueux, cette femme est de si fraîche couvée qu'on ne s'étonnerait pas de voir des éclats de coquille adhérer encore à son front ovoïde. J'ai su tout de suite qu'elle était pour moi.

Or, depuis quinze ans, j'ai pour règle d'or de ne plus entretenir aucun rapport extra-universitaire avec elles tant qu'elles n'ont pas passé leur dernier examen et reçu leurs notes, et que j'ai encore un rôle de tuteur. Malgré la tentation, et bien qu'elles m'encouragent parfois sans équivoque à flirter avec elles et à amorcer des travaux d'approche, je n'enfreins plus cette règle depuis le jour où, au milieu des années quatre-vingt, j'ai trouvé affiché sur la porte de mon bureau le numéro de téléphone de la permanence contre le harcèlement sexuel. Je n'entre pas prématurément en contact avec elles, pour ne pas m'exposer à la censure de certains collègues qui ne se priveraient pas de gâcher mon plaisir de vivre s'ils le pouvaient.

Pendant le semestre où j'enseigne, je m'interdis toute liaison avec elles. Mais j'ai un truc. C'est un truc honnête, ouvert, cartes sur table, mais un truc tout de même. Après l'examen de fin d'année, une fois les notes rendues, je donne une soirée chez moi pour mes étudiants. Elle est toujours réussie, et se passe toujours de la même façon. Je les invite à boire un verre autour de dix-huit heures. J'annonce que, de dix-huit à vingt heures, nous arroserons la fin de l'année, et à deux heures du matin, ils sont encore là. Passé dix heures, les plus braves se révèlent des personnages pleins de vie, et ils me disent ce qui les intéresse vraiment. Au séminaire de critique appliquée, il vient environ une vingtaine d'étudiants, jusqu'à vingt-cinq certaines années, de sorte que j'ai là une quinzaine de filles et cinq ou six garçons, dont deux ou trois hétéros. À vingt-deux heures, il n'en restera plus que la moitié, en général, environ neuf filles, un garçon hétéro et peut-être un homo. Ces gens-là sont inmanquablement les plus cultivés, les plus intelligents et les plus fervents du cours. Ils font part de ce qu'ils ont lu et écouté ces derniers temps, des expo-

sitions auxquelles ils sont allés — d'enthousiasmes dont ils n'ont pas coutume de parler avec leurs aînés, et pas nécessairement non plus avec leurs amis. Ils se découvrent mutuellement à mon cours, et ils me découvrent. Au fil de la soirée, ils s'aperçoivent tout à coup que je suis un être humain. Je ne suis pas leur professeur, je ne suis pas ma réputation, je ne suis pas leur père. J'ai un duplex agréable et bien tenu, ils découvrent ma vaste bibliothèque avec ses travées d'étagères à double face — les lectures de toute une vie — qui occupe presque tout le bas de l'appartement, ils découvrent mon piano, ils découvrent combien je me consacre à ce que je fais, et ils restent.

Une année, mon étudiante la plus espiègle s'était cachée chez moi, comme la chevrette du conte dans l'horloge. J'avais mis dehors les derniers invités à deux heures du matin, et au moment où je leur disais bonsoir, il m'a semblé qu'il en manquait une. J'ai demandé : « Mais où est passé notre clown, la fille de Prospero ? » Quelqu'un m'a répondu : « Miranda ? Ah, je crois qu'elle est partie. » Je rentrai donc faire un peu de ménage quand

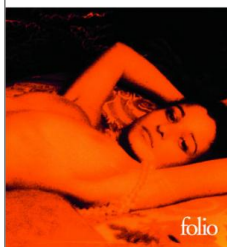
j'ai entendu une porte se refermer en haut. Celle de la salle de bains. Et Miranda est descendue, hilare, rayonnante, abandonnée, avec un grain de folie — je ne m'étais jamais aperçu à quel point elle était jolie, jusqu'à cet instant. Elle m'a lancé : « Bien joué, non ? Je me suis cachée en haut dans votre salle de bains, et maintenant je vais coucher avec vous. »

Une toute petite chose, un mètre cinquante-cinq à peine, et la voilà qui retire son pull pour me faire voir ses tétons, et révèle le buste adolescent d'une vierge de Balthus à l'orée de toutes les transgressions — alors tu penses si nous avons couché ensemble. Elle avait passé la soirée à quatre pattes, postérieur offert, effondrée sans force sur un canapé, ou étalée avec allégresse entre les bras d'un fauteuil, apparemment oublieuse du fait qu'avec sa jupe qui remontait sur ses cuisses et ses jambes outrageusement écartées, elle avait cet air des fillettes de Balthus que leur vêtement déshabille, chez qui tout est couvert et rien ne se cache, jeunesse échappée du périlleux mélodrame d'une de ses toiles pour venir profiter de la fête de la

classe. Parmi ces filles, nombreuses sont celles qui couchent depuis l'âge de quatorze ans, si bien que quand elles passent vingt ans, il s'en trouve une ou deux pour avoir la curiosité de coucher avec un homme de mon âge, ne serait-ce qu'une fois, histoire de le dire à toutes leurs amies le lendemain, qui feront la grimace en demandant : « Mais t'as vu sa peau ? Il sent pas bizarre ? Et ses longs cheveux blancs ? Et sa verrue ? Et sa brioche ? Ça t'a pas écœurée ? »

Miranda me l'a avoué par la suite : « Vous avez dû coucher avec des centaines de femmes. Je voulais voir quel effet ça faisait. — Et alors ? » Et alors elle a dit des choses que je n'ai crues qu'à moitié, mais peu importe. Elle avait eu de l'audace — elle avait vu qu'elle en était capable, toute vaillante et terrorisée qu'elle ait dû être, cachée dans la salle de bains. Elle avait découvert qu'elle pouvait faire face avec courage à cette association insolite, qu'elle pouvait surmonter son premier mouvement de peur et de répulsion. Quant à moi, eu égard à cette association, j'ai passé un moment absolument fabuleux. Miranda l'obscène, clownesque, folâtre,

Philip Roth
La bête qui meurt



La bête qui meurt

Philip Roth

Cette édition électronique du livre
La bête qui meurt de Philip Roth
a été réalisée le 06 septembre 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070329854 - Numéro d'édition : 183995).

Code Sodis : N50201 - ISBN : 9782072452161
Numéro d'édition : 232990.